



De nos jours, on préfère parler de spiritualité plutôt que de religion

L'engouement pour les rituels, qui se déclinent à l'infini et à la carte, manifeste un bouleversement du paysage religieux. Entretien avec Thierry Jobard, observateur avisé des nouvelles spiritualités.

Quels sont les nouveaux rites qui rencontrent le succès auprès du grand public ?

THIERRY JOBARD. La liste est longue et changeante. On trouve des constantes, comme le tirage de cartes, les jeux d'oracles, dont la production a explosé en quelques années, la lithothérapie, pratique associée aux prétendus pouvoirs thérapeutiques des pierres. L'astrologie revient en force, avec des propositions de thèmes en ligne, et est souvent métissée de numérologie. Les « sorcières » ont le vent en poupe, sur TikTok notamment, où elles proposent toutes sortes de rituels. Calculs de dates et d'heures magiques, quête de sa « flamme jumelle », etc.

Mais cela n'a-t-il pas toujours existé ?

T.J. Depuis une quinzaine d'années, le phénomène ne se limite plus à la réminiscence de pratiques anciennes. Il relève d'un changement de vision et est indissociable du mouvement de déchristianisation en Occident, dans lequel les États-Unis ont été précurseurs. Le vide qui s'est creusé avec la perte d'influence de l'Église a créé un appel d'air qui demande à être rempli et ne peut plus l'être de la façon dont il l'était jusqu'aux années 1960. La religion implique une dimension dogmatique et contraignante que les gens supportent de moins en moins. Le terme même de religion devient problématique, on préfère parler de spiritualité, mot suffisamment imprécis pour être investi de tous les sens que l'on souhaite lui donner.

Avec quelle conséquence sur la conception des rites ?

T.J. La notion a très longtemps été réservée au domaine ethnologique et associée aux peuples premiers, observés de notre point de vue occidental. De l'ethnologie, on est passé à la sociologie qui a montré que nous avons aussi des rites et des rituels, dont nous n'avons pas conscience parce qu'ils

EXISTE-T-IL UNE SPIRITUALITÉ CONTEMPORAINE ?

Outre-Atlantique, entre un quart et un tiers de la population peut être considérée comme SNBR, *spiritual but not religious* (études du Pew Research Center de 2017 et 2023). En France, si 64 % des 16-29 ans se disent « sans religion » (étude de la St Mary's University de Londres et de l'Institut catholique de Paris, 2018), les croyances (en « une vie après la mort », à l'ésotérisme, etc.) ne se sont paradoxalement jamais aussi bien portées. Voilà pourquoi, si certains estiment que les SNBR sont le principal phénomène spirituel contemporain, il est difficile de parler d'une spiritualité et encore moins d'une religion contemporaine, car cela recouvre un puzzle de pratiques et de croyances à la carte, unies par une défiance à l'égard des institutions et le désir de vivre en harmonie avec l'univers (habité ou non par Dieu), mais aussi souvent le rejet des dogmes ou de la doctrine, contrebalancé par l'attrait pour les rituels.

étaient laïcisés, à l'exemple de l'apéro, des dimanches d'élections, etc. Le besoin de rites est propre à toute société, et ils sont réinventés en permanence. Mais à force d'être étendue, la notion perd toute consistance conceptuelle. Avec la vogue du bien-être et du développement personnel, tout devient rituel, de la cosmétique et ses « rituels beauté » à l'art du rangement à la japonaise.

Ce sont des rituels désacralisés ?

T.J. Non, justement. Deux mouvements s'articulent, bien qu'ils paraissent antagonistes. Le grand livre de l'Univers est « écrit dans la langue mathématique », affirme Galilée au XVII^e siècle, tout peut être déchiffré. Dès lors, la rationalité progresse, les sciences et les techniques se développent, conduisant à ce que le sociologue Max Weber appelle un « désenchantement du monde ». Les religions européennes, catholicisme ou protestantisme, sont particulièrement rationnelles, il y a un corpus, une construction intellectuelle ; prêtres et pasteurs sont généralement formés à la philosophie, car ils doivent être capables d'argumenter. C'est en ce sens que le philosophe et historien Marcel Gauchet a parlé de « religion de sortie de la religion » au sujet du christianisme. Mais à mesure que ce premier mouvement progresse, la « remagification » avance elle aussi, car les hommes ont besoin de merveilleux et de sacré. À ceci près que ce second mouvement, qui se dessine depuis les années 1960, est d'une totale immanence (il trouve son principe en soi, par opposition à la transcendance, qui implique une cause supérieure, ndlr). On ne parle de paradis et d'enfer que de façon résiduelle ; le sacré et le merveilleux doivent se vivre ici et maintenant.

Les rituels intègrent cette immanence du sacré...

T.J. Voilà pourquoi je parle de deux tendances apparemment antagonistes. D'un côté, les gens ont envie de sacré ou de merveilleux. De l'autre, dans les pratiques observées dans l'ésotérisme ou le développement personnel, on ne cherche pas à gagner sa place au paradis ni à se concilier des esprits immatériels, mais à trouver des ressources pour se consolider soi-même, de méthodes pragmatiques au service d'une réassurance de l'individu. Le druidisme, la sorcellerie, le féminin sacré, le chamanisme sont réarrangés pour se couler dans le marché occidental et alimenter la « machine à cash ». Avec des attitudes qui s'apparentent parfois à un néocolonialisme culturel : sagesses et rituels exotiques sont récupérés, laïcisés, polis de leurs aspérités et recouverts d'un vernis marketing. Comme sur n'importe quel marché, il y a des modes. Après l'engouement pour le Ho'oponopono (rituel de réconciliation hawaïen, ndlr), c'est maintenant la sagesse indienne revisitée à la mode occidentale qui a le vent en poupe.

←

Des adeptes de la Fraternité blanche, une société ésotérique fondée par le Bulgare Peter Deunov dans les années 1920, en pleine séance de « paneurythmie », pratique destinée à atteindre l'harmonie avec la nature (montagne de Rila, Bulgarie, août 2022).

→

Cartes inspirées du tarot de Marseille.



À PROPOS DE

Thierry Jobard

Il est responsable du rayon sciences humaines et sociales de la librairie Kléber à Strasbourg, après avoir été aux commandes de celui dédié au développement personnel. Il est l'auteur de *Contre le développement personnel* et *Je crois donc je suis* (l'Échiquier, 2021 et 2023), et *Crise de soi* (10/18, 2024), autant de réflexions sur de nouvelles formes de domination sociale et de servitude volontaire.



COLL. PERSO

Qu'est-ce que ces nouvelles formes de rituels révèlent de nos sociétés ?

T.J. Ils sont la conséquence assez logique d'un mouvement qui remonte à plusieurs décennies. Comme l'explique le sociologue Alain Ehrenberg, l'autonomie est devenue une valeur cardinale dans nos sociétés, alors que parallèlement les institutions (école, famille, Église) telles qu'elles ont été mises en place au fil des siècles s'effritent et sont l'objet de toutes les critiques. L'individu se retrouve seul et sommé de s'autonomiser et de se singulariser à l'extrême. Il s'agit de s'affirmer - pour ce faire, le marketing personnalise toujours plus les objets de consommation - et d'être reconnu, validé par un groupe de « semblables ». Les communautés factices des réseaux sociaux rassemblent les individus autour d'un intérêt commun, moyennant des affiliations temporaires et surtout utilitaires. Il n'y a pas d'ouverture à l'autre. Tout cela cache une panique face à l'imprévu. Dans l'ésotérisme, on répète à l'envi qu'il n'y a pas de hasard et qu'il faut savoir interpréter les signes. Pour éradiquer la peur, on éradique la surprise et l'inconnu. Moyennant une psychologisation massive et une récupération de chantiers scientifiques encore en cours - mettre le mot « quantique » ou « neurosciences » dans un titre de publication est une garantie de succès !

Une fonction traditionnelle des rites est d'assurer la transmission. Est-ce encore un sujet pour ces nouveaux rites ?

T.J. Une des raisons de la perte d'influence du catholicisme est qu'il n'y a plus de transmission entre les générations. Celles nées après les années 1980 n'acceptent plus les positions d'autorité et de « sachants » de leurs aînés, d'autant que les boomers sont coupables de ne pas avoir su prendre soin de la planète. Ce refus de l'héritage est caractéristique de la conception néolibérale de l'être humain qui prédomine actuellement : autonome et responsable de tout, ne devant rien à personne si ce n'est à lui-même. Et quand bien même l'héritage est accueilli, il n'en est pas moins critiquable et mis en balance avec d'autres propositions. Le marché est ouvert. ●

Propos recueillis par Marie-Lucile Kubacki